

Alizée Gau

# Tout le blanc du monde



Dalva



Tout le blanc  
du monde

De la même autrice :

*Minuit au bord du monde*, Le Cherche midi éditeur,  
2022

*Éternels débuts*, recueil, collection du club des poètes,  
2021

Alizée Gau

# Tout le blanc du monde

Roman

**D**alva

© Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont  
2024

ISBN : 978-2-487-60005-8

Conception graphique : Rémy Tricot  
Photo de l'autrice : Brice Andlauer

Éditions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris  
[info@editionsdalva.fr](mailto:info@editionsdalva.fr)



## AVERTISSEMENT

Ce roman, librement inspiré d'entrevues, de voyages, de recherches scientifiques et de faits réels, constitue une œuvre de fiction. La correspondance des bases d'Ubunto-bay et de Zlato avec d'autres stations en Antarctique ne saurait être que fortuite. D'une façon générale, la frontière entre l'imaginaire et le réel s'avère ici aussi mouvante que la banquise où vous mettez les pieds.



*« Nous ne sommes pas des paysages.  
Nous sommes le passé, le présent et l'avenir du monde. »*

Olivier Remaud, *Penser comme un iceberg*

*« Je dis qu'il y a quelque chose d'invincible, qui pousse nos  
vies vers l'inattendu. »*

Nastassja Martin, *Croire aux fauves*

*« La beauté, sans doute, ne fait pas les révolutions. Mais un  
jour vient où les révolutions ont besoin d'elle. »*

Albert Camus, *L'Homme révolté*





Apollinaire rêvait de ce voyage en Antarctique.

Enfant, il avait découvert ébahi les premières images d'hommes atterris sur la Lune. Pourquoi ce caillou blanc était-il aussi sec, l'univers aussi vide ? Pour s'accomplir, fallait-il forcément partir loin de chez soi ?

Il relut le Coran sur les conseils de Dilma, à bout d'inspiration pour apaiser les questionnements de son neveu. Une histoire en appelant une autre, il écouta les légendes de son grand-oncle pêcheur sur les voyages et les promesses amères de l'inconnu. Ni dans la religion, ni dans les traditions, il ne trouva de réponses convaincantes.

Une autre fois, alors qu'il était adolescent et que sa voix sautait entre les graves et les aigus comme un grillon de nuit, il demanda à sa tante :

— Pourquoi je m'appelle Apollinaire ? Ça n'est pas un prénom musulman.

Dilma haussa les épaules, éparpillant dans son chignon quelques volutes violettes et or qui se dissipèrent aussitôt.

— C'est le choix de ta mère, mon garçon. Pose-lui la question.

— Elle est en France.

— Ça ne t'empêche pas de l'appeler.

Apollinaire n'avait aucune envie d'appeler sa mère ; Monaféda Bacar était partie quand il avait sept ans à l'autre bout du monde pour suivre un Blanc jusqu'à la métropole. Il n'avait jamais rencontré sa petite sœur là-bas. Dilma savait tout cela, et soupira :

— Je crois qu'elle voulait que tu fasses de grandes choses, et que ce nom te porterait bonheur.

Une jeune institutrice avait déjà fait lire en classe un texte du poète : ses camarades avaient ricané en le dévisageant ; Apollinaire avait baissé les yeux. Nulle miséricorde sur ses épaules à cet instant, mais un poids vaniteux dont il se serait bien passé. Si on avait vraiment voulu lui porter chance, Armstrong ou Mohammed Ali aurait été de meilleur goût. Comme il en faisait la remarque, Dilma lui répondit :

— De là d'où nous venons, tu as plus de chances de devenir poète qu'astronaute, mon fils.

Parce qu'il aimait Dilma plus que toute autre personne, Apollinaire prit l'engagement de lui démontrer le contraire – et de contrarier les desseins de cette mère qui, de toute façon, ne s'était pas donné la peine

de rester à Mayotte pour surveiller l'évolution de son enfant. Si la conquête spatiale était hors de portée, d'autres endroits sur Terre restaient à découvrir : les profondeurs sous-marines et l'Antarctique en faisaient partie. D'ailleurs, moins d'hommes avaient posé les pieds dans les bas-fonds des failles océaniques que sur la surface de la Lune.

Deux à trois fois par an, un bateau bien plus grand que la barge qui reliait Petite-Terre à Grande-Terre faisait escale au port de Longoni. Apollinaire savait que le navire, quand il n'assurait pas le ravitaillement des îles Éparses dans le canal du Mozambique, reliait les terres australes de l'océan Indien, transportant à son bord des scientifiques et des aventuriers en partance pour le Sud.

La mère d'Apollinaire finit par réclamer son fils en métropole : son adolescence l'éloigna du pôle Sud et des explorations marines, sans l'approcher d'un pouce de la conquête spatiale. Dans cet immeuble de banlieue, les étoiles avaient même carrément disparu.

Après de premiers bulletins désastreux, on l'envoya dans un lycée chrétien. Le présent s'enfonça peu à peu dans un orage perpétuel : une seconde redoublée sous un ciel gris et bas, les conflits permanents dans sa nouvelle famille et les moqueries de ses camarades eurent vite raison des ambitions de son enfance. Même les taches de couleur qui s'accrochaient depuis

toujours aux chevelures comme des méduses inoffensives finirent par dériver, jusqu'à complètement disparaître ; une excentricité de moins à camoufler au quotidien.

Un jour, alors qu'il préparait son bac face au JT, Apollinaire releva la tête : les images d'une épave retrouvée dans les glaces du pôle Sud jaillissaient de l'écran, nimbées d'une lumière de crépuscule. La même semaine, la providence frappa une seconde fois : une offre de volontariat sur l'une des plus récentes bases scientifiques françaises dans le sud-ouest du continent se fraya un chemin jusqu'à lui, tandis qu'il s'ennuyait sur les réseaux sociaux. Un groupe d'archéologues cherchait un assistant pour fouiller les vestiges d'une épave du siècle dernier, atterrie là on ne savait comment.

Comme on écrirait une lettre d'amour, Apollinaire reprit cent fois sa lettre de motivation. Finalement, l'intuition lui souffla d'insister lourdement sur ses racines shimahorées. Le destin de son île, sujette à la montée des eaux, était directement lié à celui de l'immense continent. Puisqu'il était question de travailler sur un chantier de fouille, le jeune homme s'inventa une vocation d'archéologue et d'historien. Après tout, il avait vu à maintes reprises tous les *Indiana Jones*, connaissait le Coran aussi bien que la Bible ; s'il

fouillait sa mémoire, il pourrait également se rappeler les contes de son oncle pêcheur.

Apollinaire reçut une lettre de refus électronique moins de sept jours plus tard. Quelques lignes tout au plus, polies et insensibles à son récit. Au fil des mois, il s'efforça d'oublier l'Antarctique, absorbé par ses choix d'avenir de plus en plus restreints. Il débutait une formation en logistique dans l'unique organisme qui avait retenu son dossier, quand un nouveau message lui arriva au début de l'automne : une certaine Véra Keller lui proposait une entrevue. Suite à un désistement, l'équipe d'archéologues d'Ubuntu-bay recherchait en urgence un nouveau volontaire.

— Si tu pars, dit sa mère quand il l'en avisa, tout sera difficile à ton retour. Tu viens de commencer une formation qui t'assure un avenir, il faut aller au bout. Ces gens t'ont rappelé par défaut ; ils t'oublieront dès que tu ne leur serviras plus à rien.

Peut-être avait-elle raison. Apollinaire avait eu dix-huit ans à l'hiver précédent et il se contenta de hausser les épaules. Il était libre de ses choix, et savait à quel point les fables qu'on racontait avec aplomb sur l'avenir étaient de vastes supercheres : qu'il s'agisse de son propre futur, de celui de son île ou même de l'Antarctique, tout était incertain, en suspens, en sursis. Le présent seul restait le dernier terrain d'aventure, celui qui ne vous enfonçait pas le

nez dans la poussière dès que vous y songiez. À une époque aussi instable, pourquoi pas, après tout, s'intéresser à ces explorateurs d'un autre temps ? En s'enrôlant pour le pôle Sud, tous ces marins qui avaient fait naufrage n'avaient sûrement plus rien à perdre.

Pour la première fois depuis son départ de Mayotte, Apollinaire sentit que le dé de la chance retombait sur sa route. Peut-être que son prénom y avait joué.



Une plaine aux chairs mobiles s'étend sur le pôle Sud.

Marchant à la vitesse d'un homme, le plus puissant courant du monde tournoie amoureuxment autour de l'Antarctique : il ballote ses icebergs et quelques rares brise-glaces qui tentent d'atteindre le continent.

Au sud-ouest du pôle, peu après le soixante-dixième parallèle, un navire isolé se fige sur la banquise après sept jours de mer. Un chant de brisures et d'étreintes se propage sous la glace. Des nuages denses gonflent sur l'horizon, trop loin pour gommer les reliefs.

Il en est ainsi depuis toujours : la banquise se rétracte et s'étend au gré des saisons et des siècles, à la manière d'une lente respiration. De même la baleine qui revient sur son lieu de naissance, l'être humain qui s'enfonce dans les brèches, et l'eau qui obéit sous toutes ses formes aux lois de son propre sang.



1.

Ubunto-bay





Apollinaire rangea ses brosse et ses pinceaux, jeta un regard au *White Out* couvert de bâches.

Il enjamba en grimaçant le scooter sur lequel l’attendait Oliver. Le ciel était limpide, le soleil blanc à son zénith. Difficile de se faire à l’idée qu’une tempête descendrait par ici dans moins de quelques heures.

Les trois motoneiges s’engagèrent sur les traces du matin précédent. La tache vive du chantier s’éloigna derrière eux. À moins d’un kilomètre de l’épave, la frontière des eaux libres semblait pourtant se rapprocher au fur et à mesure qu’ils s’enfonçaient vers l’intérieur des terres.

Apollinaire se cramponna à la taille d’Oliver tandis que le convoi prenait de la vitesse. Son dos, ses cuisses et ses épaules tiraient douloureusement. Ils avaient travaillé sans relâche pendant douze heures,

s'interrompant seulement pour gober un sandwich. Cette coupure imposée ne tombait pas si mal.

— Tu penses que les bâches vont tenir ? cria-t-il à l'oreille d'Oliver.

L'archéologue haussa les épaules, un geste qui pouvait aussi bien vouloir dire qu'il ne pouvait pas le savoir ou qu'il n'entendait rien par-dessus les grondements du moteur et du vent.

Apollinaire tourna la tête vers les montagnes qui ciselaient la ligne d'horizon. Les allers-retours entre la base et l'épave se succédaient, sans qu'il s'y habitue : le temps du trajet, il oubliait ses muscles endoloris, et les pensées qui l'habitaient quelques instants auparavant s'évaporaient dans l'atmosphère. Les larmes que le vent arrachait à ses joues étaient le mince tribut de son corps à la glace, l'aveu qu'ils étaient faits de la même eau.

Il savait néanmoins que sa présence sur la banquise était tout juste tolérée. Leurs motoneiges faisaient figure d'insectes, l'illusion de vitesse se noyait dans l'espace comme une eau dans le sable. Il percevait dans chaque rafale l'insistance d'un œil blanc dans son dos. Les centaines de millions de litres d'eau solide qui agrégeaient ce monde restaient une frontière défendue.

La base d'Ubunto-bay fit son apparition au bout d'une vingtaine de minutes : de loin, elle se fondait encore avec les reliefs dessinés par le vent sur la glace.

Le convoi obliqua. À vol d'oiseau, le chantier et la base étaient beaucoup plus proches que l'itinéraire courbe dont ils suivaient la trace pour rester à distance des eaux libres. L'été était maintenant trop avancé pour couper en ligne droite.

Apollinaire tourna la tête. Quelques préfabriqués de couleur vive grossirent comme des Duplo posés sur l'horizon. Derrière, une bande d'un bleu intense et rassurant. À quelques détails près, les vagues qui encerclaient la presque île d'Ubunto par-delà la banquise étaient les mêmes que celles qui l'avaient vu grandir sur les plages de Grande-Terre. Il n'avait jamais été aussi proche de l'océan depuis l'époque de son enfance.

Les scooters ralentirent à l'approche de la base. Apollinaire aida à décharger le matériel dans le hangar puis gagna le réfectoire principal aux côtés d'Oliver, Ludovic et Véra.

Une vingtaine de personnes occupaient les banquettes de part et d'autre de la salle commune. Toutes les expéditions ralliaient la base avant le début des tourments, l'effervescence flottait entre les tables. Par les vitres qui donnaient sur la baie, au-delà de l'amas de rochers couverts de givre, la silhouette longiligne du D-20 se préparait aussi à la tempête sous un ciel déjà sombre. Depuis son arrivée, l'iceberg hibernait sur la banquise comme un cargo pris dans les glaces.

Apollinaire accrocha sa combinaison au portemanteau de l'entrée et rejoignit son groupe installé

près de la fenêtre. Léa et Corentin n'occupaient pas le baby-foot ; ils devaient être dans leur chambre, à moins qu'ils soient encore sur la route du retour.

Une présence inconnue attira brusquement son attention. Une femme qu'Apollinaire n'avait jamais croisée se tenait là, à quelques mètres d'eux. Les sourcils du jeune homme s'arrondirent : elle discutait avec les glaciologues et Rachida, leur cheffe de mission. Il l'observa discrètement.

— C'est qui ? demanda-t-il à Oliver en acceptant la bière qu'il lui tendait.

— Ça doit être la documentariste.

Sur les milliers de kilomètres inhabités de la banquise, l'arrivée d'un nouveau saisonnier à la base était un événement suffisamment notable pour qu'on s'en parle, et qu'on s'en réjouisse. Il avait dû rater l'une de ces discussions – ou rêvasser quand le sujet était venu. Il acquiesça pourtant avec naturel et porta le goulot à ses lèvres. La chaleur montait à ses joues. De fins ciseaux de givre nichés dans ses cheveux crépus glissaient lentement vers ses oreilles et ses épaules.

Yasser, l'électricien qui s'occupait aussi du parc informatique, vint s'asseoir à leur table.

— Toujours pas de squelettes ?

Véra secoua la tête, ses deux mains rouges collées au rebord de sa tasse. Les verres de ses lunettes étaient blanchis par la buée. Même s'il était trop tôt pour l'affirmer, il était probable que les passagers de l'épave

aient fait le choix de quitter le navire après s'être échoués sur la rive. Peu d'espoir subsistait de trouver des ossements.

— Dommage, ça vous aurait changés des poutres.

— Tu n'imagines pas tout ce qu'on peut trouver dans une vieille poutre vermoulue, démentit Oliver, sensuel.

La fatigue amplifiait son accent germanique, à moins qu'il ne le fasse exprès. Ils rirent.

— On a une collection de clous de toute beauté, c'est vrai, confirma Véra.

— Mais vos marins, insista Yasser. Vous n'avez pas idée de là où ils sont partis ?

— Les idées, ça n'est pas ce qui manque...

La conversation s'interrompt ; l'inconnue et la cheffe de mission venaient de s'approcher. Avec son entrain habituel, Rachida engagea les présentations : Johanne Tchékénine arrivait du brise-glace *Polar Globe*, bloqué à une trentaine de kilomètres au sud sur sa route vers la plus importante base américaine de la région. L'hélicoptère de bord l'avait déposée cet après-midi en anticipation de l'avis de tempête. En résidence pendant deux mois à Ubuntu, elle aurait pour projet de suivre leur quotidien et d'en faire un documentaire.

— Il doit y avoir erreur, plaisanta Yasser. La colonie de manchots vit juste à côté, si c'est eux que tu cherches...

— Tu es plus bavard qu'un manchot, Yasser, répliqua Rachida. Tu leur voles la vedette, assume.

Tous les archéologues souhaitèrent chaleureusement la bienvenue à la jeune femme. Sa peau particulièrement pâle détonnait avec leurs visages basanés, certains carrément cramoisis. Elle arborait des cheveux sombres coupés court qui dégageaient nettement sa nuque et ses oreilles, et des yeux bleu glacier. Elle croisa le regard d'Apollinaire, sourit poliment au garçon quand Rachida le présenta comme l'un des scientifiques qui travaillaient sur le *White Out* – bien qu'il ne soit qu'un simple volontaire.

— Le *White Out*, c'est le nom de l'épave ?

Sa voix très calme pouvait sembler froide et indifférente, si ce n'était cette tessiture planante, presque flutte, que la moindre inflexion rendait très musicale.

— C'est son nom provisoire, oui, confirma Véra. On aura tout le temps d'en reparler ces prochains jours, si tu veux.

Oliver termina sa bière dans un geste joyeux en faisant cliqueter sa boucle d'oreille, ses cheveux blonds bizarrement dressés au sommet de son crâne à la manière d'un porc-épic.

— Deux jours de vents catabatiques, c'est une bonne entrée en matière pour découvrir les environs...

— Tu vas tourner un film sur Ubuntu, alors ? tenta Apollinaire, intimidé.

— Une création sonore, plutôt.

Il hochait promptement la tête, bien qu'il n'ait pas la moindre idée de ce que pouvait être une création sonore.

— Il faut que je termine le tour du propriétaire avant qu'on se retrouve bloqués, rappela Rachida. Quelqu'un veut venir avec nous ?

Apollinaire se porta volontaire, abandonnant sa bière à ses compagnons. Du hangar aux zones de travail, en passant par les espaces communs et les chambres à coucher, la visite de la base était une courtoisie plus qu'autre chose : les principaux points d'intérêt étaient un groupe électrogène, une petite flotte de motoneiges, l'hélicoptère d'urgence, une modeste bibliothèque et une cuisine bien équipée. Sans oublier, bien sûr, la salle de projection, et la cabine informatique où se trouvait l'unique ordinateur relié à Internet.

— On commence pratico-pratique, intima Rachida. Allons à l'infirmierie.



Johanne tourna la tête pour observer le ciel brasser le temps au hublot de sa chambre.

Bien qu'ils ne soient qu'à quelques mètres, les autres préfabriqués s'étaient quasiment effacés dans le blizzard. Un pan de mur ou une personne qui traversait en se tenant à une courroie se dessinaient ici et là comme une apparition au gré des éclaircies. La neige projetée contre la vitre s'amassait en triangle aux angles de la fenêtre : une nouvelle bourrasque rafla les jeunes cristaux pour les rappeler au tourbillon dont ils étaient issus.

C'était une autre forme de chaos que celui qu'elle avait laissé derrière elle. Depuis des mois, le monde semblait plus instable que jamais ; les tensions entre les nations et au sein même des territoires, les crises économiques, les incendies massifs se succédaient. Elle ne regrettait pas de s'éloigner

un temps de l'œil du cyclone, quitte à subir d'autres intempéries.

Johanne s'imagina ouvrir le battant hermétique pour laisser la tornade s'engouffrer. Les murs, le miroir et le couvre-lit couverts de givre ; les rares objets sortis de sa valise soulevés en l'air et aspirés à l'extérieur. Quelle température faisait-il, dehors ? Moins vingt ? Moins trente ? Elle-même se serait transformée en fantôme scintillant, bientôt réintégré au paysage.

Ses yeux revinrent à son ordinateur et aux notes qu'elle avait ébauchées depuis son arrivée. Sa chambre était petite et fonctionnelle : un lit simple, une penderie, un mince bureau collé au mur qu'elle avait déplacé pour regarder vers le dehors. Elle avait passé peu de temps entre ces quatre murs depuis son arrivée, sans cesse sollicitée par une conversation, un jeu de société ou une session de cuisine collective. Elle avait vite compris que les temps solitaires seraient comptés à Ubuntu, où le travail, les activités récréatives, jusqu'au brossage de dents se faisaient en communauté.

La tempête empêchait toute sortie en dehors du complexe, mais lui avait du moins permis de rencontrer chaque membre de la base. Étonnamment, la communauté des chercheurs – glaciologues, géologues, physiciens, biologistes, et la petite équipe d'archéologues – comptait seulement pour la moitié des effectifs. Une quinzaine de techniciens s'occupaient à plein

temps de la survie du groupe dans des conditions proches de l'autarcie. Trois électriciens, deux mécanos, deux cuisiniers, la cheffe de mission Rachida – qui était également doctoresse – géraient le quotidien en permanence. La base comptait aussi un infirmier, une conductrice d'hélicoptère, deux guides pour escorter les scientifiques sur leurs terrains. Plusieurs jeunes volontaires – Johanne avait perdu le compte – secondaient les équipes sur ces missions.

Submergée par la myriade d'informations qu'elle avait absorbée en moins de quarante-huit heures, Johanne s'interrogeait encore sur l'angle de son projet de création. Elle n'avait, par ailleurs, encore rien vu des environs immédiats d'Ubuuto. Elle savait simplement que la base scientifique la plus proche était à trois cents kilomètres à l'intérieur des terres, qu'une colonie de manchots Adélie était en nidation sur la banquise et qu'une épave était échouée non loin, de l'autre côté de la baie.

Elle se leva pour enfiler un pull supplémentaire et s'appuya au mur. Les yeux fermés, elle respira profondément pour apaiser les battements saccadés sous sa poitrine. Elle n'avait quasiment pas dormi depuis son arrivée. Peut-être prendrait-elle aujourd'hui l'une de ces boîtes de somnifères que Rachida mettait à la disposition des nouveaux résidents. La présence continue de lumière, couplée à la promiscuité, convoquait alternativement l'excitation et la panique. Même

en zone de conflit, Johanne avait toujours eu l'assurance qu'elle pouvait fuir à tout moment. En fin de compte, elle ne s'était jamais trouvée bloquée aussi longtemps au même endroit depuis plusieurs années.

Trois coups au battant de la porte. Elle tira la poignée et reconnut Apollinaire, le jeune homme métis qu'elle avait rencontré le premier jour au réfectoire.

— On passe un film à Shackleton dans une trentaine de minutes, si ça te dit.

Elle fit un effort de mémoire pour se souvenir du nom du bâtiment central, hésita. Le garçon demeurait sur le seuil. Il observait sa chambre avec curiosité, et Johanne l'invita à entrer.

— Tu es sûre ? Je ne voulais pas taper l'incruste.

— Ça me fera une pause.

Il s'installa sur la chaise du bureau sans se faire prier davantage, tandis qu'elle s'asseyait en tailleur sur le lit.

— Tu n'as pas encore défait ta valise, remarqua-t-il.

— Il me reste deux mois pour le faire.

Il sourit, l'interrogea sur ses voyages. Le jeune homme se montrait beaucoup plus volubile qu'à leur première rencontre. Johanne s'étonna qu'il la questionne aussi sur son passé dans l'interprétariat.

— Qui t'a parlé de ça ?

Il haussa les épaules. Les nouvelles allaient vite à Ubuntu, sans qu'on sache toujours bien qui les avait

lancées. À sa demande, elle accepta d'énumérer les langues qu'elle connaissait par ordre d'apprentissage : le français, le russe, l'anglais, l'allemand, le japonais, l'espagnol et le swahili. Apollinaire écarquilla les yeux. Elle omit d'évoquer le persan et l'inuktitut, dont elle n'avait que des notions.

— Nous n'avons qu'une seule langue en commun, remarqua-t-il.

— C'est un bon début.

— Quoique, le swahili est assez proche du shima-horé, je crois.

Johanne fouilla dans sa mémoire.

— Je ne savais pas que tu venais de Mayotte. Il faudra que tu m'en enseignes quelques mots, alors.

Il la dévisagea, perplexe qu'elle connaisse l'origine d'une langue aussi rare, et qu'elle s'y intéresse.

— Comment est-ce que tu fais ? Pour en retenir autant ?

Johanne regarda distraitement par la fenêtre.

— J'ai toujours vu l'apprentissage des langues comme un passe-temps... Un passe-temps un peu boulimique, admit-elle en croisant son regard. J'en parlais trois avant dix ans, ça aide. Maintenant, j'approfondis surtout les langues que je connais.

— Tu viens de proposer que je t'enseigne le shima-horé, releva Apollinaire.

— Je m'autorise des exceptions.

Un silence paisible passa de l'un à l'autre. Le regard du jeune homme s'égara sur la vitre où tournoyaient les vents.

— Tu ne voulais pas aller à cette projection ? rappela Johanne.

— Si. Tu viens ?

Elle jeta un regard à son ordinateur, soupira. Elle le suivit dans le couloir, se retint d'inspecter le verrou de sa porte – un toc qui n'avait plus de sens dans une base scientifique au milieu de nulle part, où aucune chambre ne se fermait à clé. Elle mit un moment à trouver sa combinaison, suspendue à l'entrée parmi les autres. Apollinaire l'aida à fixer sa capuche.

Ils débloquèrent la porte et se glissèrent à l'extérieur, longeant le mur en s'accrochant à la courroie orange. Johanne songea que la brève formation qu'on lui avait fait suivre juste avant la tempête n'était certainement pas de trop.

Elle accueillit presque avec soulagement la violence des bourrasques. On ne voyait pas à deux mètres. Les sifflements du blizzard, la brûlure du froid jusque dans ses poumons, les secousses que les muscles gainés encaissaient par à-coups la ramenèrent au présent sans lui laisser le choix. Le temps de la traversée jusqu'au préfabriqué central, elle oublia ce qu'elle faisait ici, happée par la simple prouesse de faire un pas l'un devant l'autre.

Apollinaire l'attendait dans l'entrée en secouant les cristaux de sa veste. Dans un bruit de ventouse, il referma la porte derrière elle.

— Ça s'appelle le programme intensif : neuf cents tours par minute, essorage intégré.

Johanne reprit son souffle, le visage éméché et les joues rose carmin. Elle remarqua soudain qu'Apollinaire, qui souriait l'instant auparavant, la fixait à présent avec stupeur – comme s'il ne semblait pas la reconnaître.

— Tout va bien ?

Il reprit ses esprits et acquiesça, lui indiqua d'un geste où se trouvait la salle de projection. Ses traits étaient tendus, fébriles.

— Tu ne viens pas ?

Il secoua la tête, puis s'excusa pour s'éclipser vers les sanitaires.



Comme un torrent de brume ou une pluie aimantée par la mer, de longs nuages de givre dévalaient les versants de la baie. Ils cascadaient jusqu'aux eaux libres, déposant leurs cristaux dans les vagues.

Charriée par le courant *circumpolaire*, cette eau-là poursuivrait son voyage sur l'océan Austral avant d'irriguer le Gulf Stream, le Humboldt et d'autres flux océaniques de la planète. Tôt ou tard, elle reviendrait ici, aux sources du tourbillon – aussi certainement que le sang reprend son impulsion.

Pour l'heure, les vents soufflaient sur l'ouest de l'Antarctique et l'une des bases qui s'était nichée là à la manière d'une tique accrochée aux rochers. Quatre préfabriqués avalés par la brume tenaient dans la tempête. Ils abritaient une trentaine d'hommes et femmes dont la présence ici relevait du caprice ou de l'abnégation.

Les esprits et les mains s'occupaient, chacun à sa façon : surveiller la tempête et d'éventuels dégâts ; participer aux jeux et aux conversations. Repousser les frontières du vide qui les cernait était un travail de toute heure. À l'écart, quelques-uns s'adonnaient à la mélancolie, cependant que le groupe veillait à entretenir le foyer collectif ; une illusion de civilisation.

À quelques kilomètres, une autre colonie formait sur la banquise une tache noire et compacte. Les jeunes individus au duvet gris occupaient le cœur de la formation, protégés par la chaleur du groupe. Certains attendaient leurs parents, partis en mer pour les nourrir, et songeaient au moment qui viendrait, bientôt, d'avancer vers le large et ses prédateurs.

Au milieu de la baie, un iceberg flottait sur l'océan solide – happé par le blizzard comme toutes les autres créatures émergées. Au large, les vagues fouettaient les flancs compacts de distants frères et sœurs.

Sous les eaux noires brassées par le courant, une profusion de micro-organismes, d'algues et d'étoiles de mer s'accrochaient à la peau de l'iceberg. Une série de capteurs fixés dans trois crevasses où s'écoulaient les eaux de fonte mesurait son pouls agité.

Ce battement résonnait dans la chambre exigüe d'un résident. Installé sur son lit en face de son ordinateur, le glaciologue Daniel Adams écoutait l'intérieur d'une montagne en train de fondre. Ses doigts glissaient sur le clavier pour isoler la source, accélérer les

pulsations. La tempête renâclait au hublot comme une bête aux naseaux enfumés.

Il ne remarqua pas la trouée de lumière qui perçait les nuages à cet instant : le soleil argenté s'engouffra dans la brèche, frôlant le couvre-lit. Un éclat violacé nimba l'arête du D-20. Au même moment, les bâches qui recouvraient l'épave de l'autre côté de la baie espacèrent leurs battements. Les spasmes qui secouaient la toile soupirèrent de fatigue, puis s'affaîsèrent sous les cristaux fraîchement tombés.